

ANNEXES

(Brouillons Topologiques et/ou Tautologiques, 4 Feuillet)

[www.ep-ars.net]

Feuillet 1 :

Encore une petite nuit d'angoisse, une de plus. J'encule ta race. La mort. Chier. Ereinté. J'ai la flemme. J'encule ta race. Plus rien à se mettre sous la dent. Le foutre. Ta race. Retourne d'où tu es venu. Chier. Ta race. Recule. Avancer ça sert à rien. J'ai faim. Merde. Pas de lumière. Tant mieux. Pas de lumière.

Voilà pourquoi tant qu'il y aura des hommes je ne trouverai pas la sérénité à laquelle tous les connards aspirent. Je pleure ma race. Pas la peine de revenir là dessus. Plus faim. Je néglige le reste. Les mots ne coulent pas. Je ne sais pas si ça va revenir et, en vérité, je n'en ai rien à foutre car la seule chose qui importe c'est de tenir le crayon et d'écrire en flux tendu. Je ne souhaite écrire sur rien. Rien d'ici, rien d'ailleurs, toujours rien. Blocage au cerveau qui me fait voir tout de l'extérieur. Je ne rentre pas dans l'écriture. Ah, ça y est : un début. J'écris sur l'écriture. Non, ça coince. Ça chie vite. Je cherche à m'empêcher de penser. Penser, ça fait mal. De toute façon, dès que j'aligne trois mots, mon esprit benêt se focalise à nouveau sur la pointe du stylo. Voir plus loin que le bout de mon nez : ça c'est un vrai défi que je n'ose... J'encule ta race. Tu divagues, mon ami : la seule raison qui te pousse à écrire n'est pas la nécessité de faire sens et encore moins un sens global. Faire sens ne veut rien dire. Plus tu écris, plus tu écris, c'est tout. Le signifiant est une abstraction. Tu ricanes ? Tu ricanes comme si tout était valable alors que rien ne l'est. Ou plutôt si : tout l'est, mais en tant qu'abstraction, rien de plus. Renifle un coup. Sens tu l'air qui entre dans tes poumons ? J'encule ta race. Quand tu auras quelque chose à dire, fais moi signe. Tu crois qu'il n'y a de salut que par pressions simultanées du bulbe et du cortex. « Cérébral » ne signifie pas forcément « chiant ». D'ailleurs tu n'est ni l'un, ni l'autre. La seule vérité est celle de la mort. A elle seule on peut se fier. Un jour tu comprendras que la poussière que tu foules du pied est en fait ce qu'il reste de l'arrogance pitoyable de tous les trous-du-cul qui t'ont précédé. Sans crainte, pas de salut. Salut Marie ! Ponctuel. Cul. Je me sens seul alors que beaucoup le sont réellement et si il n'est pas tellement de raisons de croire que ça va changer, ça va changer. Tout se transforme. Je crois. Amen. Je n'ai pas envie. C'est un tout. Un tout sans fondement ni forme réelle, ondoyant. J'aime bien dire « ondoyant » parce que c'est un mot de merde qui sert à rien, comme moi. Une putain de porte qui claque. Ça me fout les nerfs. J'encule cette putain de porte. Putain - « Destruction » - non trop facile comme mot. A partir de maintenant j'impose une règle : ne pas utiliser de mots faciles tels que « destruction ». Ce sont des mots qui ont du sens et qui ont déjà vraiment servi. Je veux des mots vides. « Vraiment », « non », « facile », sont des mots vides. « Sens » aussi. Je continue. Un moustique, toujours le même, chiant. Je crois. Amen. Dans le domaine du sensible rien n'est sûr. On cherche encore à établir des règles. Moi, j'ai jamais de règles, même quand je deviens fille. Du sexe. Le sexe c'est comme quand rien ne se passe, sauf que quelque chose semble se passer. Ça bouge dans le cul. C'est kitch. Le cul, c'est aussi vide que tout le reste. Tu te vois de l'extérieur en train de faire un

mouvement très mécanique. Pas de merveilles. La drogue, c'est pareil. Ok, ça permet de déprimer plus mais, au final, je ne vois plus très bien l'intérêt de déprimer. Je préfère ne pas déprimer. Un animal me traverse la tête. Je l'esquive mais il revient à la charge. J'ai le temps de prendre mon fusil – que j'avais pris soin de garder près de moi. Je veux dire physiquement près de mon corps. Je me déstabilise et, en voulant lui asséner un coup avec, je me fais mal à l'épaule. Quel gros con, ce lapin. Je l'encule. J'encule sa race. Un lapin, c'est trop con. Etre trop con, ça existe : ça signifie qu'on est pas assez con pour comprendre. Se rétracter. Non merde. « Se rétracter » ça a du sens. Un gage. Vite. Dix lignes de « j'encule ta race » supplémentaires. Je sais pas. Ça risque d'être chiant. Pire que les mots qui sont tombés jusqu'à présent. Je prends la roue entre les doigts, flous, et je choisis le numéro quatorze. Quatorze. Quatorze. Chier. D'ordinaire je mange peu. Ça c'est une belle phrase tiens ! « D'ordinaire » c'est un mot qui veut rien dire. C'est un mot qui veut bien rien dire. Bien rien dire. « Je mange peu », on s'en fout aussi. Je sais pas pourquoi je l'ai pas écrit avant. Attention, j'esquisse un sourire. D'où provient-il ? Autosatisfaction sans doute. Merde. Retour à la ligne. La suite promet. Soyons plus régressif, plus con, plus neutre. Je risque le blocage. Ne soit pas si mesquin. Rentier. Chier. Race. Un capot de bagnole dévie les rayons du soleil vers ma nuque. Mais comme le soleil est trop froid en ce lundi d'hiver 1805 – un chiffre c'est bien – je ne le sens pas. Il y a des chardons hard. Des chardons hard. Le cul, c'est chiant. Je préfère chier, au moins ça, ça n'annonce rien. On n'envisage rien de plus que se faire chier. Pas déçu du voyage. Le Mont Sinaï, c'est sûrement très beau, mais au moment où je tiens ce propos un chat miaule dehors; ou plutôt il vagit. Il se fait défoncer le cul, quoi. La nature, c'est la nature. C'est neutre. Ni beau, ni pas beau, c'est un fait. Est un fait, ce qui ne laisse aucune place pour la subjectivité. C'est dictatorial dirait-t-on, mais non plus : il ne faudrait pas aller imaginer que donner libre court à sa subjectivité est un signe de liberté. Ah ! « Liberté » ! Je suis quand même fier d'avoir pu le placer, ce très beau mot. Superbe. Rien à lui reprocher. Il ne fait pas sens. Il ne fait rien. Une lueur s'approche. Que peut-ce être ? Je pose la question et plusieurs réponses me viennent. Un palefrenier qui cherche à faire de la lumière pour faire beau ou un poids-lourd qui circule au loin sur la grand-route ? Tu sais, celle qui mène à Kuje. Pinède. Sol jonché d'épines. Ça sent la même chose que les bonbons pour la toux, sauf que quand tu les mange, ça a plutôt tendance à aggraver l'état de ta gorge. Soutient gorge. Chatte. Niquer ta race. Mais je m'égare un peu. Revenons à nos moutons. En premier chef, je m'accuse. En second aussi, mais pour des raisons toutes différentes. D'abord parce que ne rien prendre en considération de... On ne se débine pas en s'accusant. Plus d'accusation. Il faut promettre qu'il n'y aura plus d'accusation. La facilité a un prix. S'innocenter, c'est mieux de ce point de vue. Un trou-du-cul traverse mon champ de vision. Tout de suite cela me fait penser à une pause cigarette.

Bon, mais à part ça, y'a pas mort d'homme. La vie continue. Je me surpasse, on sent que la clope a été bénéfique. Flash forward. Il fait beau, je suis étendu dans les herbes folles et une main familière vient caresser mon visage. C'est Gwendoline. Elle est belle « Gwen », comme on l'appelle au village, car Gwendoline c'est trop long et c'est moche. Gwen, donc, me passe ses doigts dans les cheveux en obéissant à un délicieux mouvement de va-et-vient. J'adore ça. Et là, je devrais avoir la bite qui commence à durcir. Bander, oui, pourquoi pas, à condition

que ça ne se voit pas trop parce qu'après il faut baiser et ça, on l'a vu, c'est chiant. Bon, étant donné que le chiant, on l'a vu aussi, c'est bien, je me décide à laisser ma queue prendre sa taille de croisière. Ça y est, j'ai un braquemart suffisamment explicite. Gwen le prend dans sa main restée libre et cale son gros cul autour. Le va-et-vient, etc. Rien à foutre. C'est parfait. De retour au village, je m'arrête à la boulangerie, histoire de tomber nez à nez. Et c'est ce qui se produit : je tombe nez à nez. C'est toujours ça de pris que les schleus n'auront pas. Y'a qu'à demander aux vieux. Ils savent bien pourquoi tout ça a suffi à rendre le monde aussi parfait. Des morts oui, mais il faut encore que ça en vaille peine. Jean-Marie, lui, s'en fout – c'est le petit fils de la laitière. Les seules choses qui arrivent à attirer son attention dans son univers d'autiste ce sont les mamelles des vaches pendant la traite. Il ne pratique pas mais il aime. Et tant mieux, c'est très beau de s'abstenir malgré soi, comme ça. Les avions qui survolent le patelin laissent une traînée blanche. La drogue, ça sert à rien, mais je ne vois pas du tout l'intérêt de ne pas en prendre. J'en prends pas depuis quelques temps, ça risquerait de me motiver à faire des trucs. Et faire des trucs, c'est bon pour les trou-ducs. Je dis ça pour la consonance, mais c'est vraiment tout. J'aurais voulu être pompiste quand j'étais petit, mais quand j'ai compris que ce genre de personnes aimait se rendre utile j'ai changé d'orientations. C'est ma conseillère qui m'a déconseillé. Bref, j'encule Gwen, ou plutôt je finis de l'enculer et je monte dans ma voiture. Une Buick décapotable avec des poignées de porte en cuir gris et je condamne les portes pour que les insectes sachent à quoi s'en tenir. L'ennui avec cette caisse, c'est que dès les premiers virages les pistons de verrouillage sautent. C'est chiant. J'encule les mouches.

Putain. Merde. J'encule ta race. J'aimerais bien sortir de chez moi parfois, mais chez moi y'a aucune porte pour sortir. J'aurais dû y penser avant de signer le bail de location. Je l'ai dans le cul maintenant. Coincé à l'intérieur. Ça fait sûrement trois mois que j'habite là et on s'y fait sauf que parfois j'aimerais bien pouvoir sortir pour m'acheter à manger. Tant pis, je m'en fous. Au bout d'un certain temps on fait plus gaffe et les lions, eux, ils n'ont qu'à se servir alors... Toi, tu manges pas non plus, mais c'est juste parce que t'as jamais faim. Je te donne entièrement raison sur ce point. Vraiment. Pourquoi ne pas le dire clairement ? Mais tout simplement parce que sinon le récit prendrait du sens. Je ne voudrais pas avoir un gage. Le dernier, je ne sais plus trop ce que c'était, mais je sais que je n'avais pas aimé. Je mange mes doigts. Je me rationne. Un petit morceau chaque jour pour oublier que j'ai faim. Je me demande si il y a encore des gens au dehors. Ou peut-être que je les ai inventés. « Les gens », c'est bien.

Y paraît que quand tu crèves de faim, au bout d'un moment, tu as des hallus. En même temps, je pense que quand ça t'arrive, t'en a rien à foutre de savoir que tu l'avais su avant. J'encule les moustiques.

Feuillet 2 :

Hmm, où j'en étais déjà ? Heu... J'encule les lapins. Oui. Le dimanche les gens, ils vont prendre un petit bol d'air dans les parcs et autres espaces verts. Ils en font profiter tout leur entourage et sortent chiens et autres membres de la famille. Moi, ça me fait un peu peur. En fait non, ça me fout juste un peu la gerbe. Quand on va nulle part, on est moins pressé et puis si jamais on rencontre l'âme sœur, on est pas dans la merde. Je préfère rester chez moi. Je suis un voyageur autour de ma chambre comme dirait Marcel. Marcel, c'est un bon pote à moi. Il existe pas. C'est une entité, un « moi » bis, qui me contredit tout le temps. Quoi que je dise, il a toujours un pendant à proposer. L'enculé du dessous fait des travaux. Je l'imagine blond, cheveux très courts, avec un tee-shirt blanc et un marteau de menuisier dans la main droite. En fait, je l'ai croisé en rentrant d'acheter des clopes, c'est pour ça que je dis ça. Mais j'encule sa race. Comme on est pas Dimanche, il est pas dans un espace vert. C'est con, mais faut faire avec. Je bloque un peu. Sur la pointe du stylo. Encore un effort... Ça y est, j'ai plus envie d'écrire. Ecrire c'est chiant.

Flash back, il est minuit et je me promène sur un lac gelé, situé quelque part au sud d'une montagne. Ça ressemble un peu au Mont Fuji, mais sans plus. Je sais pas trop. Bref. Je remonte mon slip – j'étais en train de chier – et je commence à préparer les lieux pour passer la nuit. Je me les gèle un peu, mais sans plus. Je rassemble les rares branchages trouvés aux alentours et creuse un trou dans la neige. Vite fait, le résultat est merdique mais je m'en fous. De toute façon, ça fait longtemps que mon corps n'est plus en mesure de me transmettre des informations de type « froid », « faim », « trique ». Ou plutôt c'est moi qui ne suis plus en mesure de... Putain. Ça craint ici. Y'a des mines de la seconde guerre mondiale. Antipersonnel. Je suis pas vraiment une personne. Le risque est présent. Je transpire à l'idée d'y laisser une phalange ou deux. Tient, ça me rappelle l'histoire du vieux Toni, qui avait fait sauter trois doigts et la langue à un jeune puceau apprenti mafieux pour une raison obscure. La nuit tous les chats sont gris et j'ajouterais que tous les humains sont des chats... Si j'osais, mais non, j'ai pas envie finalement. « Les humains ». Bon, oublions ça : ça ne mène nulle part. Mais, si ça mène nulle part, c'est parfait, alors si, allons y sobrement : « les humains », c'est bien. Joseph, Frédérique, Mireille, Gwen, François, Norbert, Alexandre, Emilie, Christine. La ville déroule son son sourd, ouaté. Ronronnement. Climatisation. J'ai un peu froid maintenant, j'aurais dû faire une cabane un peu plus... En circuit fermé. Une question m'obsède. Une chose qui concerne l'humanité toute entière. Je crois que si la société était différente, j'irais mieux. Je spécule. Je spécule. Je dors.

Bon, faut que je trouve un autre concept. Plus tautologique. C'est branché me dit Marcel. Soit : je prends. Triple dame, Triple damne. J'y suis pas. Pointe de crayon. Chier. Quand j'étais plus jeune, probablement aux environs -500 avant Jésus-Christ, j'avais la barbe et il ne pouvait rien m'arriver; sauf qu'un jour ma bonne étoile s'est métamorphosée en Marcel. Marcel, c'est la père de Jean-Marie. Comme il ne s'intéressait plus à son fils, il passait son

temps à picoler dans les champs en pensant à moi et à mon cul. Marcel, c'est un enculé de merde. Il croit qu'il peut se taper des queues, comme ça, en pensant à mon cul. J'encule sa race. L'enfance, c'est bien parce qu'on en a rien à foutre, mais on croit encore qu'on va pas en rester là, mais que pour l'instant ça suffit. Je feins l'ignorance. Je feins de savoir que j'ignore. Je crois savoir que je sais. Je... Ta gueule. L'avion décolle bruyamment. C'est le résultat de la rotation des moteurs, de la pénétration dans l'air et des exclamations de ceux des passagers qui sont dans un avion pour la première fois. Ta gueule. Je regarde donc l'avion décoller. Pour l'instant il touche encore un peu le sol. Mais je suppose que ça ne va pas durer éternellement. On verra bien. Les pneus écrasent un lézard et plusieurs crapauds et disparaissent. Je descend de l'arbre et marche d'un pas, disons, non-chaland. Je retire mon tee-shirt et m'en sers de panier. Je cueille ici et là quelques crapauds, sans oublier le lézard. Son cœur bat mais le reste semble trop aplati pour fonctionner encore. Un des crapauds est différent. Il a une marque bleue claire sur la patte gauche. Bref, je le mets de côté. Il me servira peut-être plus tard.

Dans les magazines de merde, il y a toujours une page bien plus conne que les autres. C'est fait pour appâter la bête. Prendre un bain. Je me torche. Tu enfiles une grenouillère trop petite pour toi, mais tu n'en as pas d'autre. Tu attrapes le fusil, fraîchement nettoyé et accroché au mur, au dessus du poster de Monique. En fait, c'est pas un poster de Monique, c'est un poster de toi, quand tu n'étais pas né, réalisé par Monique. On y distingue très bien le cordon ombilical et un morceau de ta merde qui surnage dans le placenta, à hauteur de ta bouche. C'est superbe et on devine que tu es promis à un avenir incertain, sans plus de précision. Maintenant on sait lequel et on se dit, à posteriori, que la logique a été respectée. Tu claques la porte derrière toi et referme le hublot. Je crois bien que tu habites une épave de fusée spatiale ou de bateau. Tu te la pètes un peu, ça coûte pas cher, y'a personne pour te voir. Tu arbores fièrement ton flingue tenu en bandoulière. Tu marches. Regain de vitalité. Ton petit tee-shirt moule-couilles te fait transpirer sous les bras, mais ça se voit pas, il fait trop sombre. Une paire de seins effleure ton visage d'enfant. On dirait que tu as pris un taz. T'as dû prendre un taz. Les gros seins, c'est bien. C'est maternel. « Maternel », c'est bien. J'enchaîne. On va pas s'attarder trop non plus. La meuf me matte de la tête aux pieds, elle sait que j'ai pas le cœur à faire des manières. Je l'encule ? Non, tient ! Je vais l'envoyer chier. Pour ce qu'elle a à m'apporter d'exaltant... Je continue mon périple. Plusieurs mètres parcourus, pour atterrir sur une petite vieille qui pue – c'est une vieille – et qui sourit niaisement. Elle me file « 100 F », « 1 F » en fait, soit 15 centimes d'Euro, soit disant pour me racheter un fute. Il est pas abîmé, le mien. En fait j'en ai pas : je réalise avec indifférence que je suis à poil depuis tout à l'heure. Je me balade à poil. Pas grave. Avec 15 centimes d'Euros, je peux m'acheter un tourne-vis, comme ça, demain, j'irai dévisser les chaises et les tables de la salle de classe. Une farce comme ça, ça ne s'invente pas, c'est Richel qui me l'a montrée. Cette espèce de bâtard est mon voisin en classe. Il m'a volé mon critérium, mais j'ai rien dit parce que j'aime pas accuser. Surtout sans preuve; et j'ai aussi mes petits travers qu'il supporte avec beaucoup de patience. J'aime bien passer ma main dans ses cheveux crépus. Ça n'a rien de sexuel, mais ça peut prendre des heures et, même si ça a l'air de l'emmerder grave, il m'a encore jamais envoyé chier. Nous sommes revenus en 236 après Jésus. « Jésus ». J'ai une coupe au bol et des bottines marron. Je fais semblant d'écouter ce que raconte le maître, assis bien droit sur

ma chaise. Quand j'y repense, je me dis que c'est pas à ce moment là que j'ai appris à compter. Ils feraient mieux de nous apprendre à décompter, ça serait beaucoup plus utile. 237 après Jésus. Les années passent, les technologies évoluent. Tu me dis que moi aussi. Ni l'un, ni l'autre, tu dois te tromper. J'ai du poil aux couilles, 2005 après JC. « JC » et « Jésus », c'est la même chose : connaissance acquise en 102 avant, je m'en rappelle comme si... Ta gueule. Il ne suffit pas d'avoir du poil aux couilles. De toute évidence la chose est beaucoup plus complexe. Il faut d'abord s'assurer qu'elles sont de taille honorable, elles et leur séparateur – espace non-sécable. Le meilleur moyen de s'en sortir et encore de n'en avoir rien à foutre. Avoir une grosse bite, c'est bien. Je pense que la mienne est énorme. Elle l'est de plus en plus. J'en fous partout. C'est chiant. Je me sens un peu fatigué.

Tu t'approches alors vaguement du grille-pain, que tu vois trouble, et en extirpe les deux lamentables tranches de pain de mie moisis qui s'y trouvent depuis plus de cinq minutes. Cinq minutes c'est trop, mais le cramé a meilleur goût que le moisi. C'est le premier jour d'une semaine complète d'opulence. « La tune », c'est bien, et cette semaine, c'est chocolat au lait tous les matins. J'encule Lipton, il aurait mieux fait de pas faire chier. Mais y a pire. Une petite clope, mélange de tabac et d'un hydrocarbure. T'étais sorti siphonner le container dans l'arrière cour du garagiste du coin, la veille. Je me caresse le bras pour apaiser une vieille cicatrice, ça c'était en -5, quand j'avais été fait prisonnier par une faction cambodgienne. Arrête de te foutre de ma gueule, Marcel ! Va chier... Je pourrais fumer ma clope en l'appréciant un peu, pour une fois.

Pause clope, ça devient nécessaire.

Feuillet 3 :

J'encule ta race. Je ne sais plus très bien pourquoi, au juste. Tant pis. Après un long moment de répit, tapi entre deux racine, je m'éveille au monde. Les oiseaux gazouillent et les herbes dessinent des vagues. Ta gueule. Elles « ondoient », et merde. Fait chier. Un gage ? Non : pas envie. Là je suis réellement dans l'impasse car je sens la vie et l'envie qui sont là, bien présents. Je les refuse, mais rien n'y fait. Il va falloir composer avec. « Ondoient », « réellement », « composer » : c'est la merde. Un connard ricane grassement au dehors. Mine de stylo. Je m'éveille en sursaut, donc. Je sens une gêne : mon corps me démange. J'ai dû choper des puces ou une saloperie quelconque dans ce champs miteux. J'ai chaud. Trop chaud. Au fond, je préfère le froid. Toi aussi, mais tu choisis généralement de le taire. Tout le monde aime mieux le froid. C'est plus net et ça évite les parasites. Tant d'efforts anéantis. Le vent se lève; moi aussi et nous partons tous deux, clopin-clopant, guillerets. A la croisée des chemins, je rencontre un renard qui me dit qu'il pue, qu'il faudrait qu'il se lave. Je lui réponds que je m'en branle. Qu'il fasse ce qu'il a à faire. Tout le monde pue, ça sert à rien d'en parler. D'ailleurs parler ne sert à rien, si ce n'est à combler les vides. J'encule ta race. J'essaie, en tout cas, car, continuant ma route, je suis interrompu par un autre individu, plus difficilement identifiable, celui-ci. Il n'a, en outre, pas vraiment de forme propre. Il ne me dit rien sur ses croûtes, ni sur les morbac qui squotent ses aisselles ; lui, il se contente tout simplement de me faire un croche-pied. Je me vautre, le nez dans ma misère et c'est tout. Maintenant, avec le recul, je me dis que c'était peut-être les deux mêmes personnes. Faut pas trop tourner la lame dans la plaie. Fin septembre - j'utilise le terme « septembre », mais j'aurais pu dire « avril » : j'ai oublié ce que ces termes prétendent signifier – j'ai rendez-vous avec un mec qui bosse dans le domaine de l'électronique et plus précisément sur les systèmes embarqués. Il est sensé m'aider sur un projet un peu farfelu dont voici la substance : nous souhaiterions – mais surtout moi, car lui ne gère que la partie technique et semble, malgré ses efforts, être tout à fait extérieur à mes préoccupations – faire naître la première entité virtuelle interactive, intelligente et ludique capable de simuler le déplacement dans les capillarités des branches d'un arbre. En clair, il s'agirait pour le joueur de commander un petit personnage, auquel – naturellement – il pourrait s'identifier, au travers des conduits servant habituellement à drainer la sève tout au long de l'arbre. Techniquement, cela pourrait s'appliquer à n'importe quel végétal, dès lors, qu'il serait équipé de nos micro caméras. Tout le succès éventuel de ce projet ambitieux repose donc sur les dites caméras. Souhaitons qu'elles verront le jour. Sinon, rien de bien folichon. La routine. Ça fait quelques temps que je végète. J'ai une santé un peu aléatoire et quand j'arrive à m'arracher du pieux, c'est pour aller me balader dans les champs ou somnoler entre deux racines. J'ai parfois l'impression de pouvoir entendre les glissements de la coulée de sève à l'intérieur de ces dernières, mais je crois que ça vient des médicaments qui me donnent mal au crâne et font cogner mes tempes. Je récapitule. Non, j'ai encore franchi un palier. Je ne sais plus du tout qui je suis, ni pourquoi je suis là. Ni pourquoi je suis las. Je suis là. Je récapitule pas parce que je suis tellement largué que je saurais absolument pas par où commencer. Une fois, j'avais la tête en vrac, alors je me suis dirigé en zigzags vers

la salle de bain; j'ai commencé à farfouiller dans l'armoire à pharmacie et, en baissant la tête, je me suis vu dans la poignée du robinet. C'était un beau robinet chromé, aux formes rondes, que je n'avais jamais remarqué, mais là, je le voyais enfin. Entier, dans toute son essence de robinet. C'est fou, ces moments là. Tu crois que tu tiens une vérité, enfin, et aussitôt elle t'échappe. T'es vachement concentré dessus, mais l'instant est si court que tu passes à côté. Tu passes à côté en fin de compte et tout ce qu'il te reste c'est ta pauvre gueule de con dans le miroir. C'est cruel un miroir. En même temps c'est infini. Tu peux te perdre dedans. D'ailleurs tu te perds dedans. Tes yeux focalisent sur une petite tache légèrement excentrée vers la droite, puis, lentement, les autres taches, autour, se révèlent, progressivement, jusqu'à former une sorte de magma stellaire. Tu es aspiré encore et encore. Encore. Quand tu recouvre tes esprits, tu es stone, mais ça va. C'est juste que tu te trouve sur un monticule de terre relativement rond sur le dessus. Ta chemise est déchirée et du sang a séché, dans le creux de ta main et le long du coude. Vas-y, recoller les morceaux dans in moment pareil ! Mon paquet de tabac a un peu souffert, mais il reste quelques feuilles encore utilisables. Je m'en roule une. Je ne sais pas d'où vient ce sang, mes gestes restent donc mesurés. Je ne sais pas encore si mon corps est intègre. Mes tempes cognent même si c'est moins que tout à l'heure. Je fume. Fffuuu. Qu'es-ce que j'ai bien pu branler encore ? Tout est possible comme dans un film. Peut-être que je me suis juste égratigné en taillant des rosiers. Peu probable. Mais peut-être aussi que j'ai voulu jouer au plus malin avec le vieux Toni. Une troisième possibilité serait que je me sois cuité la gueule et me sois râpé le coude contre un mur. Je m'inspecte partout et je ne remarque rien. Le plus étrange est que le sang ne semble pas être le mien. J'ai mal nulle part. Je préférerais avoir mal, mais non. Rien. C'est le néant ici. Mis à part le monticule un peu trop parfait sur lequel je me trouve, il n'y a rien. Un brouillard épais m'empêche de voir plus loin que deux, ou trois, ou quatorze mètres. Pas loin. C'est un monde, ça ! En plus, c'est pas de la terre, c'est un genre de matière plastique. Ça y ressemble. Je suis assis sur une sphère de lino, bordel, ou quoi ? J'ai envie de baiser, je crois, mais là, je pense que ça va pas être pour tout de suite. Dis moi, Marcel, gros con ! T'as pas une idée ? On fait quoi maintenant ? Pas de réponse. Les enculés, ils ont flingué Marcel. Ça c'est vraiment un truc auquel j'étais pas préparé. J'ai pourtant pas l'impression d'être mort. C'est pas comme ça la mort. C'est plus réglo. On te briffe avant; on t'explique. Chier. Un objet qui brille, là-bas. Allons voir ce que c'est. Une bague ou une cerise ? Un bouton de chemise. Le mec m'interpelle. Trou-du-cul. Regarde où tu vas, t'as niqué ma chemise. T'es une merde, etc. Je t'encule. Misère ? Fatigué. Case départ ou case suivante. Ça revient au même. Le fil semble solide, je m'y cramponne comme pour le Minotaure. J'enjambe, je crie pour faire style; mais ça fait ni chaud ni froid. Enfin, c'est ce que je me dis, pour me faire croire que j'en ai rien à foutre parce que y'a un moment, en situation de survie, où – même si on s'est donné du mal pour en avoir rien à foutre, même si on en a vraiment rien à foutre – où on fait le nécessaire pour s'en sortir. Encore un peu. C'est très con. Ça s'appelle l'instinct et c'est trop con. Je croque la pomme. C'est pas mon fruit préféré. Ca tourne, un fruit préféré. On reste pas à préférer le même fruit toute sa vie. Ca tourne. Ca tourne...Ta gueule. T'as pas fini ton brodel ! Ah, là je retrouve mes marques. Ca, c'est le putain de voisin du dessus qui casse les couilles. Qu'il aille se faire foutre. Je peux pas m'occuper de lui pour l'instant. J'ai des choses plus

importantes à régler. J'attrape la bière située à portée de ma main. Elle est dégueu. Pas de bulles. Chaude. Je m'en envoie quand même une bonne grosse rasade. Je crois distinguer une femme à poil au fond de la cannette. Ca doit être la fatigue. Je suis pas fatigué. J'allume pas la télé. Elle marche pas et je ne mange pas de chips en ne zappant pas de chaîne en chaîne. Enculé. Linge propre. Fluor. Erotisme. Je vis ma vie. Mais c'est quoi, ma vie ? Je suis militaire ou brancardier ? Je prends militaire, on va bien voir où ça mène. Militaire. Armée. Chars. Pieds joints. J'y vais.

Feuillet 4 :

Les militaires ressemblent relativement aux camionneurs. Ils sont un peu pédés, mais ils ont la peau dure. Je m'acharne un peu quand même, mais il crève pas. Je suis obligé de le laisser là, gisant mais en vie. Ca aurait quand même été plus pratique qu'il crève. Je peux pas rester là. Je monte dans le camion. Je mets le contact et je me casse. Et je mets mon plan à exécution... C'est-à-dire que je monte dans le camion, que je mets le contact et que je me casse. C'est toujours plus facile de mener à bien les projets à court terme. Sur la cibi, on entend les mecs qui se rencardent sur les bouchons. Ca me concerne pas. Moi, j'empreinte exclusivement les départementales. Les barrages de keufs ne devraient pas tarder à se mettre en place et dérouter un poids-lourd : vaut mieux pas avoir à s'expliquer... Faudrait que je me tape une queue, mais j'ai pas le temps. Je vois pas très bien ce que je pourrais expliquer, d'ailleurs, parce que même en cherchant à dire la vérité... J'ai sommeil. Je me viande avec le camion. Je me fais arracher la jambe. Non, j'ai cru. Je me cogne. Je perds connaissance. Non. Si. Non. Y'a un truc froid contre mes côtes. Tu tâtonnes, amis. Pas de soucis. C'est la crosse de ton M16. Tu t'es fait descendre par un groupe de guerriers Mohaves en civil. Dé-stresse. Tout est ok. T'es pas tombé de la dernière pluie. Ca pue grave autour de toi. Des mecs, qui sont morts plusieurs jours au paravent, jonchent le sol. Font chier ces cons. Tu voudrais bien être ailleurs. Des images défilent en cinémascope. Une pétasse blonde court. Ses miches oscillent de haut en bas. Elle tient une chemise à toi dans les mains et tu vois pas du tout qui c'est. A part ça, un grand rouquin brandit le poing. Il semble excité, on dirait Francis, ou Joris ? Pas la peine d'insister de ce côté là. Flash forward. Tu as un flash qui te reviens plus tard dans la journée. Tu es content parce que la lune est pleine et qu'on la voit. Les enfants jouent dehors et tu es serein. L'antidote a marché. Tout peut rentrer dans l'ordre. Ton bloc-note sur la cuisse, tu écris les mots suivants, énigmatiques, mais faut bien : « Je ne suis pas un homme de science. Les hommes de science sont très utiles. Le crime paye plus que jamais. La lutte s'achève ici. Comment ne pas en tenir compte ? »